



CARTE DE L'IRAK

# 1

## L'arrivée

JUSTIN BRADY SE SOUVENAIT PARFAITEMENT de ses premiers instants à Bagdad, ou plutôt au-dessus de Bagdad. En arrivant à la verticale de la capitale irakienne, le gros-porteur de l'US Air Force, qui l'avait paisiblement acheminé de la base de Ramstein, en Allemagne, jusqu'au Moyen-Orient, parut décélérer. Puis, dans un enchaînement aussi surprenant qu'inexplicable, l'Hercule C-130 se mit soudain à virer sur l'aile, tout en piquant du nez. Le hurlement des propulseurs devint assourdissant, et Justin sentit tout son corps plaqué sur son siège en toile. Dans un rugissement, l'avion poursuivait une spirale infernale comme s'il tournait autour d'une vis géante plantée dans le sol. Le voisin de Justin, un gros gaillard de la garde nationale du Missouri, avec un visage rubicond, s'adressa à lui :

« On se cale à quinze mille pieds au-dessus de l'aéroport et on se laisse tomber en feuille morte jusqu'au sol. C'est la procédure pour éviter les missiles sol-air des moudjs.

– Les moudjs ?

MEHDI BENCHELAH

– Ouais, mec, les moudjahidine : les insurgés irakiens, quoi. Tu débarques de la Lune, ma parole ?

– Non, de South Portland, dans le Maine. »

Des missiles sol-air ? Ces saloperies-là filent à une vitesse incalculable, songea, terrifié, le jeune homme. Si l'appareil est touché, il aurait probablement à peine le temps de s'en rendre compte ; il passerait directement de « vivant et en bonne santé » à « carbonisé » en un claquement de doigts. À travers les petits hublots alignés, il distingua le sol désertique illuminé par le soleil matinal. Dans la carlingue, entre des caisses arrimées, Justin scruta les visages des autres soldats de sa section : Marlon Jones, un Noir maigrichon et râleur d'Oklahoma City, affichait un œil morose ; le caporal Ramon Mendoza, un chicano nerveux de la Cité des Anges, avec sa petite moustache de chanteur mexicain des années trente, était visiblement en train de prier ; le seconde classe Lexington Parker, dit « Lex », un grand dadais aux joues roses, qui sortait tout juste de son lycée du Kansas, dévorait une barre chocolatée comme s'il était à la fête foraine ; enfin, un peu à l'écart, l'air silencieux, se tenait l'énigmatique sergent Douglas Pearson dont on ne savait pas grand-chose, sinon qu'il avait été courtier à New York, avant de faire son paquetage pour la grande foire irakienne. Les pensées de Justin furent soudain interrompues par une terrible envie de vomir. La manœuvre du pilote n'en finissait pas. Il grimaçait de douleur tentant par tous les moyens de se retenir ; il ne désirait vraiment pas descendre de cet avion dans un uniforme maculé de vomi. Enfin, quelques secondes avant la catastrophe, le pilote cabra

*Bassora Express*

son appareil et Justin sentit presque aussitôt le train d'atterrissage toucher la piste.

Après quelques crachotements, la voix du chef de cabine, imitant un steward d'une compagnie commerciale, envahit l'appareil : « Mesdames et messieurs, nous venons d'atterrir sur l'aéroport international de Bagdad. Veuillez nous excuser pour tous les désagréments au cours de ce vol. Il est 11 h 17 heure locale et la température extérieure est de 46 degrés. Assurez-vous de ne rien oublier dans l'appareil et au plaisir de vous retrouver sur les lignes de l'US Air Force. Nous vous souhaitons un excellent séjour en Irak ! »

« Très marrant, connard », marmonna Marlon Jones.

Le C-130 roula encore un moment sur la piste avant de s'immobiliser. La porte arrière se baissa dans un bruit aigu et une lumière aveuglante pénétra la carlingue, forçant Justin à fermer les yeux.

Dans un brouhaha de sangles ajustées à la hâte et d'entrechocs de fusils automatiques, les hommes s'équipèrent et descendirent la passerelle d'un pas hésitant. La guerre aime les héros, pensa Justin, mais lui ne distinguait qu'une demi-douzaine de jeunes recrues, tondues de frais et promises au Moloch, s'enfonçant dans la chaleur de cette journée d'été. Ses premières bouffées d'oxygène local lui parurent comme un mauvais présage pour la suite du séjour : l'air était sec, brûlant et chargé de moucherons nerveux, le soleil omniprésent. Et les mots rapportés par Dante à l'entrée de l'Enfer, lui revinrent en mémoire : « *Vous qui pénétrez ici, abandonnez toute espérance.* »

MEHDI BENCHELAH

Une demi-heure plus tard, Justin embarqua à l'arrière d'un camion avec sa section. Le cinq tonnes couleuvre longea en cahotant un mur interminable couvert de fils barbelés et après quelques virages, déboucha sur un poste de contrôle tenu par un sergent noir et trois autres marines sur le qui-vive. Après un contrôle de leurs documents, une barrière en acier fut soulevée et le lourd véhicule continua sur un chemin de terre ocre jusqu'à une pancarte indiquant : « Camp Victory ». Entre les allées de toiles de tentes à perte de vue, Justin distinguait des palais posés sur des lacs artificiels, des bâtiments massifs et pompeux, certains à moitié détruits par les bombes de pénétration. Sur la route, deux soldats en mountain-bike, le fusil d'assaut M-16 dans le dos et le casque de combat sur le chef pédalaient paisiblement entre deux Jeep Humvee.

« *Mira, mira !* Matez un peu ça, les gars ! » lâcha Ramon Mendoza avec un petit sifflement. Le camion doublait trois silhouettes élancées de joggeuses en caleçon. La sueur faisait apparaître leur soutien-gorge sombre sous leur tee-shirt barré Army. « Regardez-moi ces culs d'enfer ! ajouta, fasciné, le chicano. Et ces paires de seins, mon Dieu ! » Tandis que le camion accélérail, une douzaine d'yeux fureteurs suivirent la progression des femmes soldates, qui, imperturbables et hautaines, continuèrent leur course.

« Merde alors, dit Marlon, je pensais pas qu'il y aurait tant de belettes ici !

– Y a des filles, mec, répliqua un soldat aux joues creuses qu'ils ne connaissaient pas. Mais pas touche.

*Bassora Express*

Tu connais les ordres, pas de fraternisation avec les femmes militaires, sauf si elles sont célibataires, qu'elles ne sont pas de ta compagnie et qu'elles ont un seul grade de différence avec le tien.

– Et les Irakiennes ? demanda Justin. On a le droit ?

– Les Irakiennes, t'auras de la chance si tu aperçois le minois de l'une d'entre elles avant la fin de ton séjour. Les types d'ici sont jaloux comme des poux avec leurs femelles. Ils ne les laissent jamais sortir de chez eux. Et encore moins s'approcher des soldats US. Un bon conseil, oublie le sujet et abonne-toi à *Playboy Online*. »

Le camion s'arrêta enfin devant une grande tente et tout le monde sauta à terre. Des murets de sacs de sable entouraient l'enclos et on entendait le ronflement sourd et continu d'un groupe électrogène.

« Qu'est-ce qu'on fait sergent ? s'enquit Ramon.

– Je ne sais pas, caporal, répliqua Douglas sur un ton circonspect. Normalement, j'aurais dû recevoir des instructions sur la suite des événements.

– On est censé rester ici longtemps ?

– Je ne crois pas, notre zone d'affectation est la base d'Anaconda, près de la ville de Balad. Je vais trouver le centre d'opérations et tenter de savoir quand nous serons transférés. »

Ils s'engouffrèrent dans la tente de transit pour échapper à la chaleur et aux mouches. Justin s'installa sur un lit de camp et sortit un roman. Mais au lieu de lire, il remâcha une nouvelle fois le maudit sort qui

MEHDI BENCHELAH

l'avait propulsé comme un bout de chewing-gum dans cette poubelle de pays. À peine quelques minutes en Irak à jouer les petits soldats lui avaient confirmé ce qu'il soupçonnait déjà depuis longtemps : il n'était vraiment pas fait pour ce type de vie. Seulement voilà, il était coincé. Comme de nombreux jeunes Américains, il était dans l'armée pour le *college money*. Il avait signé quelques années auparavant un engagement de réserviste, et en échange de quelques week-ends par an à crapahuter dans les bois et à perforer des cibles en carton, l'armée lui payait l'essentiel de ses études universitaires. Malheureusement, l'occupation de l'Irak se prolongeait et l'armée avait réclamé sa modeste personne pour en faire un rouage docile dans sa nouvelle entreprise. Justin avait dû embarquer pour le Moyen-Orient – un endroit qu'il ne connaissait que sur la carte, en haut à gauche du présentateur de CNN, qui s'ornait le plus souvent d'étoiles orange représentant des explosions. Allongé sur son lit de camp poussiéreux, Justin se dit qu'il ne se voyait vraiment pas passer les meilleures années de sa vie dans ce pays sans intérêt et mortellement dangereux.

En milieu d'après-midi, le sergent Douglas Pearson revint. Il avait obtenu un ordre de transfert de la section vers la base d'Anaconda, à une centaine de kilomètres au nord-ouest de Bagdad. Deux Jeep Humvee les acheminèrent en cahotant vers un bâtiment orné de blasons militaires et protégé par les inévitables murailles de sacs de sable. À l'intérieur de la vaste pièce climatisée se trouvait une réception aux allures de comptoir d'informations touristiques, mais personne

*Bassora Express*

ne leur proposa de croisière dans les Caraïbes, ni même d'excursion dans les ruines de la cité de Babylone. Dans un angle, tournés vers une télévision parsemée d'interférences, des militaires maussades et des civils mal identifiés étaient affalés dans des fauteuils et des sofas en skaï usagé. Douglas Pearson présenta ses papiers au sergent de service, un jeune type avec des lunettes rondes assis derrière un ordinateur portable, et revint peu après vers les autres.

« On en a pour deux heures d'attente au moins, si j'étais vous, j'en profiterais pour me reposer. Marlon, tu restes de garde à l'extérieur et tu nous préviens si quelque chose se passe.

– Hou<sup>1</sup> ! »

Tout le monde s'installa dans les espaces libres de la pièce ; certains sortirent un iPod, d'autres un bouquin ou un magazine. Vers 16 heures, le sergent aux petites lunettes leur fit signe ; ils mirent leur gilet pare-balles, leur casque, et abandonnèrent l'air conditionné pour la chaleur de l'extérieur. En face du bâtiment, des volutes de fumée s'élevaient dans le ciel sans nuage. À part le sifflement du vent, on n'entendait aucun bruit.

« Au fait, demanda Lexington en pointant deux yeux inexpressifs sur Ramon, comment on y va sur cette base ?

– En oiseau, répliqua d'un ton mauvais le chicano en regardant l'horizon.

– En oiseau ? »

---

1. Expression dans l'armée qui signifie : « Compris », « OK ».

MEHDI BENCHELAH

Un vacarme terrifiant interrompit la conversation et une ombre passa au-dessus d'eux en filant. Le temps de lever les yeux, les cinq hommes aperçurent deux hélicoptères Black Hawk noirs en train d'atterrir sur la piste en ciment. On aurait dit deux libellules en acier sombre se posant avec grâce sur un lac estival. Un homme en combinaison kaki, avec un casque en forme de boule de billard, s'éjecta de l'habitacle par une ouverture latérale et leur fit signe d'avancer. Courant sous les pales en rotation, ils s'engouffrèrent dans l'hélicoptère avec armes et bagages. Le chef d'équipage leur tendit à chacun des boules quiès, s'assura que leurs ceintures étaient bien fermées et claqua la grande porte coulissante. Entré le dernier, Justin Brady s'était retrouvé près de la vitre. Outre le chef d'équipage et un type calé derrière une mitrailleuse M-240 sur affût, l'intérieur du Black Hawk était occupé par un drôle de bric-à-brac : un petit réfrigérateur, deux ou trois pompes à eau, des caisses de munitions, un canard en plastique jaune vif, un VTT en pièces détachées, deux ballons de football... C'est quoi ce bordel ? On se croirait dans un souk oriental, pensa Justin en grimaçant. Le chef d'équipage souleva le pouce et lui fit un clin d'œil, puis il se sentit soudain aspiré vers le haut. L'hélicoptère s'élevait dans les airs et il aperçut un peu mieux le camp avec ses allées de tentes alignées au cordeau et ses rangées de véhicules grisâtres. La structure d'un camp militaire n'avait pas changé depuis que Trajan et ses légions romaines avaient campé dans les environs deux millénaires plus tôt.

*Bassora Express*

L'hélicoptère se cabra au-dessus d'un lac artificiel avant de se lancer, cockpit en avant, à pleine vitesse au-dessus des habitations. En contrebas, Justin distinguait très nettement les maisons de pisé, certaines misérables et croulantes, et les routes terreuses parcourues par des taxis rouge et blanc ou des camions Mercedes-Benz hors d'âge. Ils volaient si bas que Justin pouvait distinguer les silhouettes en robe longue, vaquant à leurs occupations, ou des grappes d'enfants jouant dans les ruelles. Ils quittèrent les faubourgs de Bagdad et commencèrent à survoler les champs verdoyants qui bordaient le Tigre. Justin Brady qui aimait par-dessus tout la nature sourit de joie en découvrant la beauté des paysages. Le pilote était descendu à moins de cent mètres d'altitude désormais. Justin scrutait avec admiration les longues étendues de cultures émeraude, pareilles à des traits de pinceaux sur une toile ; les palmeraies denses et éclatantes qui s'élançaient vers le ciel ; les enfants bergers guidant leurs troupeaux de moutons lilliputiens ; une moissonneuse-batteuse du siècle dernier, à l'arrêt au milieu d'un champ ; les teintes mauves et argentées du ciel se réfléchissant dans les eaux du Tigre... Justin Brady était fasciné et troublé. Ce pays ressemblait à un jardin, pas au désert aride et inhospitalier qu'on lui avait décrit.

Le chef de cabine fouilla dans une grande glacière à ses pieds et lui proposa une cannette de Cherry Coke dégoulinante d'eau. Justin l'ouvrit et se mit à boire goulûment. Il faisait si chaud dans cette cabine, surtout engoncé dans son gilet en kevlar avec son barda sur les genoux. Tandis qu'il goûtait son soda en observant le

MEHDI BENCHELAH

panorama qui défilait à toute vitesse sous ses pieds, il se dit que ces paysages ordonnés et sages ne devaient pas le distraire : la mort pouvait venir les cueillir à chaque instant. Il tourna son regard vers les autres occupants du Black Hawk. Marlon observait le sol, la mâchoire crispée ; le caporal Ramon Mendoza vérifiait les balles de son chargeur de M-16 ; le sergent Douglas Pearson mâchouillait un chewing-gum en tenant son arme entre ses genoux. Quant à Lex, il avait les yeux fermés comme s'il dormait à l'arrière du pick-up familial. Justin Brady constata avec tristesse qu'ils avaient tous l'air détendu et serein. Il connaissait à peine ses nouveaux camarades – il avait été rattaché au dernier moment à cette section – et projetait sur eux les qualités dont il se savait totalement dépourvu. À n'en pas douter, estimait le jeune étudiant, il s'agissait d'authentiques héros américains, déterminés et sauvages. Lui n'était qu'un garçon de vingt et un ans, maigre et au teint blafard, déguisé en soldat. Il se demanda ce qui avait pu amener des hommes pareils en Irak : le courage ? la volonté de défendre la patrie ? le sens du devoir ? Probablement un mélange de toutes ces valeurs, se dit-il après réflexion ; en tout cas, sûrement pas un foutu contrat pour payer leurs études.